



«Keyhole Improved Crystal from Glacier Point (Optical reconnaissance satellite, USA 224), 2011. Une des photos de Trevor Paglen qui montrent des installations militaires, des postes d'écoute, des satellites d'espionnages.

PHOTO TREVOR PAGLEN, COURTESY METRO PICTURES, NEW YORK, ALTMAN SIEGEL, SAN FRANCISCO, GALERIE THOMAS ZANDER, COLOGNE.



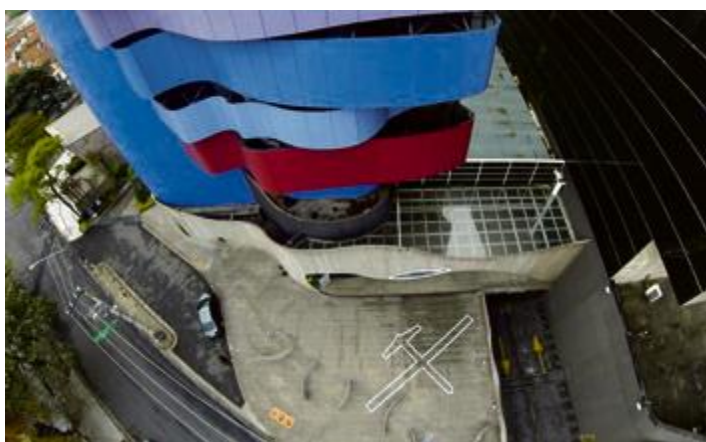
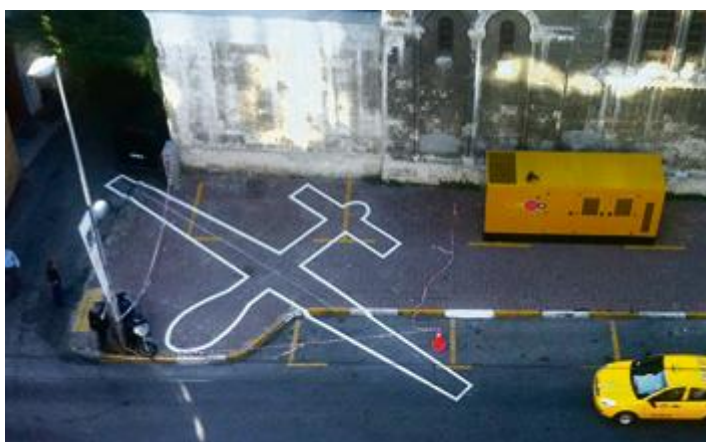
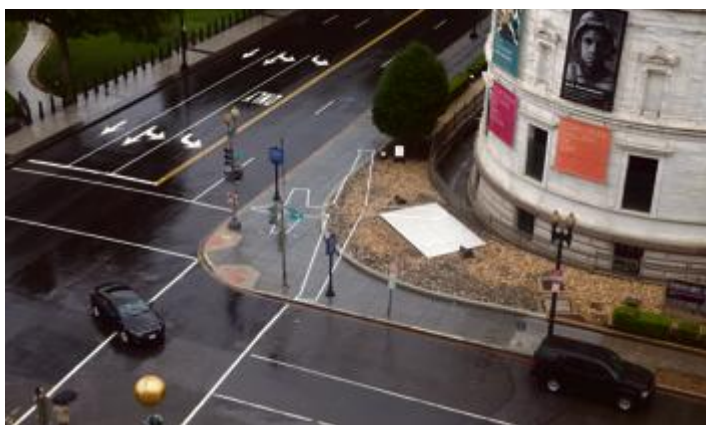
Avec *Dronestagram*, James Bridle investit Instagram et partage les vues Google Earth des lieux où frappent les drones. PHOTOS JAMES BRIDLE. BOOKTWO.ORG

qu'ils fendent l'air. «Pendant la Seconde Guerre mondiale, la fusée V2, qui arrivait à une vitesse supérieure à celle du son, était silencieuse. Ce qui participait à son pouvoir de terreur. Aujourd'hui, l'absence de son est encore plus alarmante. Une attaque de drone ne va pas être remarquée et celui qui l'active est délocalisé derrière un écran d'ordinateur à des milliers de kilomètres de là», dit Alejo, stigmatisant la lâcheté de cette guerre à distance, asymétrique, où l'agresseur n'a jamais à subir les conséquences de ses actes. Le projet en évoque un autre, le BIT-plane, réalisé il y a dix-sept ans. Deux artistes ingénieures australiennes du Bureau of Inverse Technology (BIT) avaient équipé un avion télécommandé d'une caméra vidéo et d'un émetteur pour survoler la Silicon Valley, temple de la high-tech, retransmettant en live le flux sur une chaîne locale du câble. Leur proto-drone transgressif, qui violait les règlements télécoms et aériens, exposait déjà les strates de contrôle d'un espace aérien prétendument transparent, tout en pointant les corrélations entre technologies de l'information et manufactures d'armes. Par cette action presciente, le BIT révélait les capacités de ces technologies sans pilote, mais aussi la possibilité de retourner leur regard vers ceux qui les fabriquaient. La volonté de transformer ces machines de surveillance en outils de contre-surveillance, les déplaçant des mains des militaires à celles des civils, s'exprime aussi très tôt, avec l'ambitieux prototype de drone civil, développé en 2004 par l'artiste slovène Marko Peljhan, System-77-CCR, qui donnera naissance à une vraie compagnie, C-Astral.

### Algorithmes imparfaits

Cette reprise en main artistique est une tentative d'inverser le processus d'insaisissabilité et de redonner de la visibilité aux effets politiques et très réels des armes à distance. Alors que la technologie devient de plus en plus ubiquiste, elle a tendance à disparaître de notre champ de vision, dématérialisée dans le Cloud. Les guerres contemporaines comme la crise financière ou le Panopticon des big data sont à la fois omniprésents et invisibles. Ils ne produisent pas d'images, ils n'ont pas de forme identifiable.

Plus notre monde est encodé, et plus il devient difficile à lire, jusqu'à devenir totalement opaque. Emblématique, le drone, «*objet violent non identifié*», tel que le décrit le philosophe Grégoire Chamayou dans son stimulant livre *Théorie du drone*, est un avatar physique des réseaux numériques, son environ-



Les *Drone Shadows* de James Bridle, qui reproduit à la craie et en taille réelle les silhouettes des engins. PHOTOS JAMES BRIDLE. BOOKTWO.ORG

nement natif, et le bras armé de la surveillance de masse.

Le 10 février, le nouveau magazine d'information *The Intercept*, dirigé par Glenn Greenwald, le journaliste d'investigation démissionnaire du *Guardian* qui a contribué aux révélations sur le vaste système d'espionnage américain de la NSA (National Security Agency), dévoilait que, pour lancer une attaque de drones et assassiner une cible au Pakistan, en Afghanistan ou au Yémen, les militaires se contentent souvent de faire appel à la NSA afin de géolocaliser un téléphone portable, sans qu'aucun renseignement humain ne vienne recouper l'information sur le terrain, ni vérifier que l'utilisateur de téléphone correspond bien à la cible. Cette cible étant elle-même définie d'après son comportement, passé au crible d'algorithmes imparfaits.

### Blizzard de noms de codes

Le même jour, le site publiait un jeu de photographies inédites, prises de nuit depuis un hélicoptère, des trois des plus importantes agences de renseignement américaines, la NSA, le National Reconnaissance Office, qui construit et opère des satellites espions américains, et la National Geospatial-Intelligence Agency (NGA), qui cartographie et analyse l'imagerie, connectant les informations géographiques à des données de surveillance. Leur auteur, Trevor Paglen (*lire Libération des 15 et 16 février*), qui a mis ces photos dans le domaine public, dit vouloir «*étendre le vocabulaire visuel qu'on utilise pour "voir" la communauté du renseignement*».

La surveillance électronique de masse ne se laisse pas facilement mettre en images, tapie dans «*un blizzard de noms de code, de diapos Powerpoint, de décisions de justice et de tableurs Excel*», relève l'artiste californien qui, depuis de longues années, observe les activités secrètes des militaires américains et des agences de renseignements, scrutant ce «*black world*», et tentant de rendre visible ce qui doit rester caché à la vue du public. Même si ce qui est réellement en jeu n'est pas accessible à des lentilles optiques.

Le scandale de la NSA a mis l'artiste sur le devant de la scène, référence désormais incontournable pour qui s'intéresse aux paysages de la surveillance. Né en 1974, Trevor Paglen a grandi sur des bases militaires au Maryland (son père était ophtalmo pour l'Air Force), au Texas, en Californie puis en Allemagne. Il a commencé à s'intéresser au secret dans les années 90, en observant le vaste programme de construction de

